

min pour pouvoir monter à temps aux orgues, près de son professeur; et, en récompense de son assiduité, jouer, le grand jeu tiré, quelque procession, quelque "sortie" bien bruyante.

Malheureusement, à cette époque, on n'était pas encore d'avis dans tout enseignement qu'il faut planer sur ce qu'on fait, savoir bien plus, envelopper son objet, s'en rendre maître, afin de le pénétrer, d'en posséder tous les aspects, de s'y attacher par la facilité que l'on y trouve. Non : on croyait bonnement qu'un art quelconque pouvait être contenu *in extenso* dans un petit nombre de préceptes et d'exemples. On se racontait les légendes fantastiques de pâtres, d'artisans qui avaient conquis leur virtuosité en repassant sans cesse une page de musique, l'alpha et l'oméga des "difficultés" imaginables et inimaginables ! On avait piqué le talent, le génie, entre deux portées ! Huit heures au moins de clavecin par jour devant un cahier de sonates, un livre de solfège. Le cahier lu, le livre su, on le reprenait à la première ligne pour le parcourir encore Nicolai et Clémenti, Gelinek et Dussek !

Plusieurs années durant, le Prémontré contint Louis Lambillotte par cette discipline, l'astreignant chaque jour à une série d'exercices difficiles, fatigants, qu'il écrivait pour lui ; lui enseignant le mécanisme de son instrument, puis celui des instruments à cordes ; lui défendant de donner libre carrière à son imagination.

Sous le joug d'un tel système, on acquiert des principes positifs, une technique imperturbable ; on s'assimile la partie pratique, scientifique de l'art ; on se ceint d'une ceinture serrée utile à la marche future. C'est chose d'expérience que l'étude est la forte nourrice des esprits, qu'elle aguerrit et exerce par sa contrainte, et qu'il n'est pas mauvais de se trouver un peu gêné et contenu, quand le stimulant sera partout alentour. Cependant il y a là une mesure à apporter. Elle manqua absolument dans l'éducation musicale première de Louis Lambillotte et l'exercice de son talent s'en ressentit plus tard. Sa jeunesse première ne s'était pas consumée, comme celle de la majorité des artistes, des savants, des écrivains, dans les angoisses du malaise ou dans les embarras attachés à ce qu'on appelle le choix d'un état ; il n'avait été distrait de ses goûts artistiques, ni par sa famille, ni par ses besoins ; le premier essor de son talent n'avait pas été combattu comme un délire qu'il fallait réprimer, ou affaibli par la détresse, plus accablante encore, que la contradiction. Et cependant, il ne fut pas ce qu'il aurait pu devenir, parce qu'il avait été froissé, accablé, étioilé par une pédagogie trop rigide, dans un âge où l'exercice et la liberté sont indispensables pour nourrir et développer les facultés naturelles. Il est des fruits, et ce sont ceux de l'imagination, qui ne se cueillent bien qu'à l'heure unique et désirée. Attendez, laissez passer la saison ; allez vous figurer qu'ainsi, selon le vieux précepte, vous les laisserez mieux mûrir et que vous saurez les perfectionner en les retardant : erreur et oubli de la fuite rapide des Heures, de ces Heures qui s'appellent aussi les Grâces.

#### L'ADOLESCENT

Après la mort du Prémontré, Louis Lambillotte fut appelé à le remplacer au grand orgue de l'église de

Charleroy. La première fois qu'il s'assit à la place de son maître, on exécutait avec orchestre le *Stabat* d'Haydn. Le cœur battait bien fort au jeune organiste ; son émotion était si vive qu'à peine pouvait-il suivre la partition. Son instinct musical ne l'abandonna pas toutefois, et ce n'est pas sans un petit mouvement de fierté bien légitime qu'il se rappelait avoir irréprochablement, sous le rapport de l'harmonie, improvisé un accompagnement dans le sentiment du morceau.

Il n'avait que quinze ans. En ce temps de sanglantes mêlées, les hommes manquaient dans l'Europe saignée aux quatre vaines ; il fallait confier à des adolescents ou à des vieillards les humbles et nobles fonctions de l'enseignement. Il n'était pas rare, dans une commune, de voir un enfant de dix ans être maître d'école, secrétaire de mairie, chantre, sacristain, sonneur de cloches, écrivain public, ménétrier, etc. On chantait des *Te Deum*, on dressait des arcs de triomphe ; mais les mères, mais les veuves, mais les orphelins redisaient dans tous les vents de la solitude que les œuvres de conquérants sont faites de larmes, sont faites et pétries de lambeaux de chair humaine, d'affections brisées, de gémissements et de soupirs, et priaient Dieu d'envoyer aux nations des hommes de paix pour les gouverner. Un jour vint où, dans la calme et honnête maison de la Hamaide, on entendit le canon de Waterloo. Comme le cœur sensible de Louis Lambillotte dut battre à cette lugubre symphonie des batailles ! On savait que la partie suprême de la France impériale se jouait là. Depuis longtemps, ne voyait-on pas défiler sur la route de Charleroy, drapeaux au vent, tambour battant, sonnant leurs plus joyeuses fanfares, tant de beaux bataillons, dernier espoir de la patrie et le plus précieux de son sang ? Le soir de la sombre journée, fiers régiments, escadrons alertes, rompus, décimés, couverts de sang et de boue, fuyaient de toutes parts, sous une pluie torrentielle, jetant armes, bagages, instruments, enseignes, à l'heure où Wellington saluait les derniers débris de cette Garde fascinée qui ne voulait pas se rendre et que la mitraille anglaise hacha dans un éclair...

Cette date ne s'effaça jamais de l'esprit de Louis Lambillotte ; et cependant, elle lui rappelait des souvenirs moins douloureux. Quelques jours après la grande bataille, il possédait pour la première fois, à côté de son violon, de son violoncelle et de son clavecin, une flûte, une clarinette, un basson et un cor. Ces instruments étaient-ils des épaves ramassées derrière les haies ? Les lui avait-on laissés pour prix des soins qu'il aurait donnés à quelques musiciens blessés ? Je ne sais : toujours est-il que Louis put apprendre le mécanisme et la portée de ces instruments, l'enseigner à ses frères, compléter ainsi son éducation musicale en commençant la leur, et faire un peu de musique d'ensemble. Une anecdote le prouve, en même temps qu'elle constate ce fait curieux, de trois frères doués de dispositions exceptionnelles pour la musique, dans une famille où cet art n'était pas un héritage de nature. M. Lambillotte le père régala un soir ses voisins d'un petit concert intime dont ses enfants faisaient les frais. Au moment de commencer, comme on prenait l'accord, un des assistants fit remarquer que Louis, qui tenait la partie de violon, était

1. M. Hector Vautier, doyen des organistes de France, mort à Saint-Denis en 1860, assistait à la bataille de Waterloo comme chef de musique. Il m'a souvent raconté, qu'au moment de la déroute, tous les musiciens des régiments de sa brigade se débarrassèrent ainsi de leurs instruments.